

J'ai abandonné, de ma propre autorité, tous les régimes. J'engraisse, ne trouvez-vous pas ma tante ?

Et la jeune fille passa, en souriant sa main sur ses joues satinées.

— Bah ! les régimes, dit la tante en levant les épaules, cela ne vaut rien, absolument rien. Tu as été trop douillettement élevée, ma chère, voilà tout. Parce que ta mère est morte de la poitrine, s'ensuit-il qu'il te faille rigoureusement mourir de la même maladie ?

— Jà ne sais ; mais c'est bien là aussi mon côté faible, dit Céleste avec conviction ; ces choses-là se sentent parfaitement. Vous allez me trouver bien peu courageuse, ma tante ; mais, que de fois j'ai pleuré ma propre mort !

— C'était, tu l'avoueras, t'y prendre de bonne heure, et à ton âge on n'a guère de ces pensées funèbres, ce qu'il advient quand on est assez imprudent pour laisser arriver aux oreilles des parties intéressées les craintes qu'on éprouve. Je suppose que maintenant tes terreurs à ce sujet sont dissipées.

— Mais je ne suis pas encore complètement rassurée, dit Céleste avec un hochement de tête. Ma mère, à laquelle je ressemble tant, dit-on, est morte à vingt-cinq ans.

— Et jusque-là tu trembleras ?

— Un peu : il est si dur de mourir quand on est heureuse comme je le suis !

— Sans doute ; et as-tu confié cela à M. de Berny ?

— Oui, je lui ai dit d'y réfléchir sérieusement.

— Et il n'a pas reculé ?

— Il a ri, et m'a traité de visionnaire.

— Allons, tout est pour le mieux. Un bon plaignant va cent ans, comme tu sais, et tu nous enterreras tous. Seulement, il est malheureux que tu te sois brouillée avec le docteur Berthenay. Sa spécialité, assure-t-on, est le traitement des maladies de poitrine. Il a fait plusieurs cures surprenantes, et ses arrêts là-dessus sont infaillibles, comme ceux du destin. Mais on frappe, je crois.

— Entrez, dit Céleste.

Une femme de chambre parut. Elle tenait à la main un charmant bouquet de fleurs de serre.

— Les belles fleurs ! s'écria la jeune fille, en avançant machinalement le bras pour les prendre ; sont-elles pour moi ?

— Oui, mademoiselle. Avant de me donner le bouquet, on a même demandé si vous y étiez.

— Qui me l'envoie ?

— L'enfant qui l'a apporté, n'a pas dit autre chose, et ne m'a pas laissé le temps de le questionner. Il riait sous cape, et j'ai pensé que c'était encore une farce de M. Ernest.

— Ton frère est bien gentil de te faire de pareil surprises, Céleste, dit Mme de Langerain quand la femme de chambre fut sortie.

— Il les aime beaucoup, les surprises ; mais celle-ci m'étonne. Dans quelle serre serait-il allé fourrager ? Parmi nos connaissances nous n'avons rien d'aussi beau. Voyez donc, ma tante, quel magnifique camélia !

Et, pour le montrer, dans toute sa beauté, elle voulut l'isoler en écartant du doigt les autres tiges.

— Ah ! mais il y a un billet, reprit-elle. Ernest est dans ses jours gais ; il m'écrit de Langerain, à la seule fin de me recommander de faire diner son chien, sans doute. Me permettez-vous, ma tante, ajouta-t-elle en retirant la lettre du bouquet.

— Certainement, c'est si joli de recevoir un billet par l'intermédiaire d'un camélia blanc ! Lis, ma chère enfant. Il est temps d'ailleurs que je te quitte pour aller préparer mon départ.

— Vous partez, ma tante ?

— Oh ! je fais une absence de trois à quatre jours. Mon mari va en inspection, et j'en profite pour aller voir mes fils à Vannes. Veux-tu me donner ton bouquet ? En m'en allant, je lui ferai mettre les pieds dans l'eau, afin qu'il se conserve, frais le plus longtemps possible.

Céleste se leva et donna le bouquet.

— Vous êtes bien bonne, ma tante, dit-elle ; mais je le ferai moi-même en allant vous reconduire.

— Je ne veux pas du tout que tu me reconduises, je suis pressée. Reste et dis-jé.

— Puisque vous le voulez, ma tante, vous trouverez de l'eau dans la salle à